

# Que faire si vous ne résistez pas au désir d'acheter ?

« *Que vous ne résistiez pas à un désir est une tendance normale inhérente à la vie organique. Le retour incessant d'une compulsion puissante et contraignante est en revanche plus préoccupant. Ce pourrait être le résultat d'un long état de détresse (hiflosigkeit) et de dépendance (abhängigkeit) subi aux premières années d'enfance...* » Sigmund Freud

Laissons un instant le médecin et neurologue autrichien Sigmund Freud (1856-1939) et penchons-nous d'abord sur la façon dont la question est formulée. D'une simplicité apparemment enfantine, cette phrase est en réalité d'une grande complexité.

À côté des mots «désir» et «acheter», il y a ce « je ne résiste pas » qui exprime d'emblée une profonde division du sujet : quelque chose en soi ne veut «rien savoir » et refuse, en quelque sorte, de céder sur un désir. Ce désir apparaît en outre étrangement irrésolu : il ne s'achève en effet ni dans l'acte d'achat (il faut constamment le répéter) ni dans la possession d'un objet particulier (il faut en acheter régulièrement un autre). L'existence même dudit objet apparaît problématique : on doit se le réapproprier sans cesse, comme si le posséder une bonne fois pour toutes ne suffisait *jamais*. Avouez que c'est tout de même fort de café : dès qu'il est acheté, l'objet du désir s'efface pour être remplacé par un nouvel objet du désir. À croire qu'il n'a en lui-même aucune importance !

## Donner chair à son désir

Absurde ! s'indigneront les acheteurs de tous poils – qu'ils soient, du reste, compulsifs ou non. Car que dit-on ordinairement quand on exprime le désir d'acheter ? On dit : « Il me *le* faut. » Sous-entendu : cet objet-là et *aucun autre*. D'ailleurs tout le monde sait que les acheteurs compulsifs jettent leur dévolu sur des objets bien précis, jamais n'importe lesquels. Des exemples ? Le psychiatre et psychanalyste Jacques Lacan (1901-1981) ne résistait jamais au désir d'acheter des livres rares, dont il finit par remplir une pièce entière. Le mathématicien Michel Chasles (1793-1880) était, lui, entiché de manuscrits autographes : il dépensa des fortunes pour des bouts de papier qui se révélèrent d'ailleurs être des faux. Or, bien qu'acheteurs compulsifs, ces deux hommes résistaient fort bien au désir d'acquérir, mettons, des chaussures, au contraire d'Imelda Marcos, qui s'en offrit plus de trois mille paires au frais de la dictature philippine ! N'est-ce pas la preuve que dans l'acte compulsif d'achat, l'objet convoité revêt une importance essentielle ?

Eh bien non ! répond Lacan dans son séminaire : «Cela prouve simplement que l'homme, qui est un être de désir, est aussi un être de langage.» Il a besoin de donner chair à son désir, en lui conférant une existence concrète, ce qui revient pour lui à s'en séparer en le désignant, autrement dit, en le *nommant* : «il faut bien que l'on demande quelque chose pour exprimer notre désir», écrit Lacan. Intrinsèquement, le désir signifie autre chose : « il est en lui-même une demande... ». N'allons toutefois pas trop vite en besogne. Retenons ici qu'en tant qu'êtres doués de parole, nous sommes aptes à justifier verbalement notre désir, mais que les raisons véritables qui nous poussent à l'orienter vers tel ou tel objet – livres rares, manuscrits autographes, voitures miniatures, dessous sexy, belle bagnole ou

escarpins chics – nous sont obscures. Elles restent *informulées*. Tout juste sent-on confusément qu'elles renvoient à une cascade de désirs plus anciens : une longue chaîne de manques éprouvés naguère et dont nous gardons la nostalgie...

Revenons sur l'expression que nous émettons avant de « craquer » pour tel ou tel objet : « il me *le* faut ». Lorsque nous disons cela, nous prétendons que l'objet guigné nous paraît bel et bien radicalement différent d'un autre de même catégorie. Nous nous illusionnons, bien sûr. Et nous le savons ! Il faudrait être en effet complètement fou pour ne pas admettre que telle paire de chaussures, telle automobile ou tel gadget électronique convoité se distingue que marginalement de tel autre : « À un certain seuil d'avancement technique, tous les objets d'une même catégorie finissent par s'équivaloir », écrit à cet égard le sociologue et philosophe français Jean Baudrillard (1929-2007) dans l'essai *Le Système des objets* (1968). La contrainte de les distinguer les uns des autres ne va plus qu'à les faire changer « périodiquement », « selon les mêmes normes », poursuit Baudrillard. La preuve : l'objet pour lequel nous nous serions damné(e) aujourd'hui nous paraîtra demain incongru, démodé voire ridicule – et tellement typique du goût et des engouements d'une époque ! Au fond l'extrême liberté de désirer tout objet nous ramène « chaque fois sous la contrainte rituelle de posséder toujours la même chose », conclut Baudrillard – autrement dit, de posséder *quelque chose* plutôt que *rien*. N'est-ce pas précisément ce que nous voulons exprimer, lorsque nous nous exclamons : « il me *le* faut » ?

## Un désir sans objet ?

Mais quelle est donc cette chose que le désir nous pousse sans cesse à vouloir acheter, si ce n'est pas vraiment l'objet en lui-même ? « C'est "l'objet a" » [on dit : «petit a»], répond Lacan. Autrement dit, n'importe quoi pourvu que le désir puisse se fixer sur lui : son « objet a » est le support, la signature, l'incarnation dans le monde réel (on parle en termes freudiens de *signifiant*) de l'expression du désir (le *signifié*). Cette signature a une réalité ; elle a une forme, une texture, une couleur, une fonction dans la société : c'est une paire d'escarpins, une magnifique Rolex, un beau livre rare, un objet de collection. Il n'en demeure pas moins que son importance dans le dispositif est très relative : « Nous courons de signifiant en signifiant sans jamais trouver une réponse à la question "pourquoi ?" », résume Jacques Lacan. L'essentiel est en effet *ailleurs*. L'essentiel est *ici et maintenant* : dans cette tension éprouvée lorsque nous nous livrons à l'acte d'achat d'une paire de chaussures, d'une montre de prix ou d'un livre rare, etc. Il est dans ce vertige ressenti à *ce moment précis* et qui est fait tout à la fois du plaisir de céder à un *interdit* (cette « folie » qu'en maître tout-puissant nous nous accordons), du *plaisir* anticipatoire de

la possession, mais aussi de la *souffrance* de ne pas posséder encore l'objet (ce « manque » avec lequel nous jouons) et de la *détresse* anticipatoire de la déception que nous allons éprouver une fois l'objet acheté (une autre « folie » qu'en maître tout-puissant nous nous infligeons). Suscitant à la fois la détresse du rejet aussi bien que l'excitation libidinale, la *scène* dans laquelle nous sommes saisi(e) nous plonge dans une ambiance qui est la *chose* même que nous recherchons (*das ding*, pour reprendre le terme de Freud). Plus étrange : vivre cette scène (sans doute déjà vécue maintes fois) nous apparaît sur le moment comme une question de *survie*.

## Désir de l'autre ou désir du désir de l'autre ?

Poursuivons notre tentative de reconstitution de l'acte d'achat. On a bien senti que le moment de sa *jouissance* s'est réalisé furtivement lors de la prise de possession de l'objet. Une fois l'acte effectué et passé une phase plus ou moins longue de manipulation (on l'admire, on l'essaye, on le feuillette, on le tripote, etc.) vient l'instant où le ravissement laisse place à une vague *déception*. L'objet nous ayant comblé, on le range (on peut aussi le transformer en objet utilitaire) et on l'oublie. Certains parviennent tout de même à le faire revivre en tant qu'objet de désir en le ressortant de temps à autre pour rejouer la grande scène de sa prise de possession. C'est le cas des obsessionnels fétichistes, pardon, des grands *collectionneurs*. Il est aussi possible, nous apprend Freud, que le désir pour ledit objet puisse se raviver lorsque quelqu'un passe à notre portée. Freud désigne cet « autre » par le terme de *nebenmensch*, soit «l'être humain qui se trouve à côté», mais *neben* veut également dire « en plus ». Par là, Freud signifie que notre désir est aussi adressé à l'*autre*, à la fois témoin et partenaire de notre propre satisfaction. Plus précisément, notre désir s'adresse à nous-même, mais *par l'autre*. Kesako ? Eh bien ! Imaginons-nous en train de faire admirer à quelqu'un un objet que l'on vient d'acheter. N'éprouvons-nous pas un plaisir qui vient *en plus* de celui que nous ressentons à l'idée que nous possédons cet objet ? À présent, imaginons-nous dans la situation de celui qui est tenu d'admirer l'objet acheté par un ami. Cette situation n'est-elle pas vaguement inconfortable, voire *embarrassante* ? Comme si quelque chose de notre propre désir était *mis à nu*... Le philosophe René Girard (1923-2015) va plus loin. Pour lui, notre désir de posséder tel ou tel objet n'est pas seulement adressé à l'autre : « Ce que nous désirons, c'est le désir de l'autre », écrit-il dans *Mensonge romantique et Vérité romanesque* (1961). Autrement dit, c'est parce que tel individu que j'ai pris comme modèle désire tel ou tel objet, que je me mets à désirer cet objet. « En observant les hommes autour de nous, on s'aperçoit vite...

(la suite sur le panneau de droite)